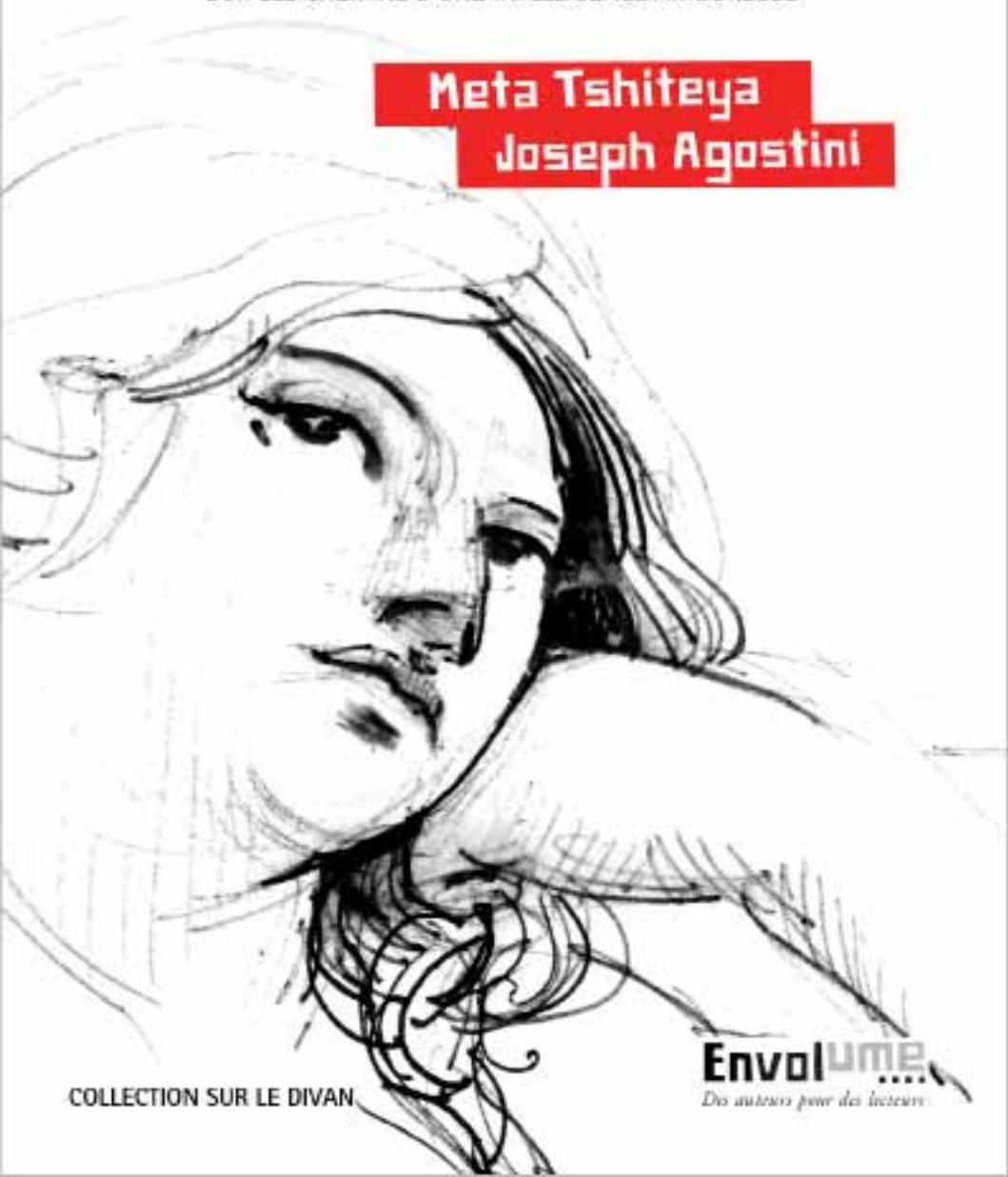


AVEZ-VOUS LE SENS DE L'AMOUR ?

SUR LES CHEMINS D'UNE INTELLIGENCE AMOUREUSE

Meta Tshiteya
Joseph Agostini



COLLECTION SUR LE DIVAN

Envolume
Des auteurs pour des lecteurs

***Avez-vous le sens
de l'amour?***

© Neurones Communication pour Envolume

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant du Code pénal.

**Joseph Agostini
Meta Tshiteya**

Avez-vous le sens de l'amour ?

Sur les chemins d'une intelligence amoureuse

PRÉFACE par Françoise Simpère

J'ai accepté de préfacier ce livre, non pas tant en raison de son titre, bien que « le sens de l'amour » exprime une réjouissante ambiguïté, un saut conscient ou inconscient hors du lit conjugal, mais à cause de son sous-titre parlant « d'intelligence amoureuse », terme qui devrait être un pré-requis avant toute relation amoureuse, mais fait au contraire terriblement défaut, voire apparaît comme un oxymore. L'amour tel que le conçoit l'homo européenus depuis la fin des mariages dits « de raison » ne saurait se conjuguer que dans la folie : on devient fou d'amour, on « tombe » amoureux (et plus dure sera la chute !) et bien sûr l'amour est aveugle !

Tout ceci à cause d'une confusion fréquente entre la passion et l'amour, entre le sentiment amoureux et le désordre hormonal créé par le désir sexuel, ce que les Anglo-saxons

nomment la NRE, « New relationship Energy », période certes exaltante, mais durant laquelle le jugement s'abolit, et l'intelligence aussi. Période qui ne devrait jamais faire perdre de vue que si l'Amour aspire au bonheur, la Passion signifie à l'origine « souffrance, supplice » : la passion du Christ, sa crucifixion.

On aurait pu croire que l'amour, libéré des carcans sociaux et économiques du mariage de raison deviendrait libre. Du reste, l'amour libre a connu ses heures de gloire dans les années soixante-dix, soit en célébrant l'union libre, c'est-à-dire le refus du mariage, soit en savourant une liberté sexuelle qui à l'époque s'incarnait surtout dans le slogan « Jouir sans entraves », sans remettre le moins du monde en question le patriarcat ou le tabou de l'homosexualité. Qui, rappelons-le, est restée un délit jusqu'en 1982 - les jeunes générations oseront à peine y croire - et pour l'OMS une maladie mentale jusqu'en 1990 !

« Avez-vous le sens de l'amour ? » a le mérite et l'originalité de rappeler que l'humain n'est pas libre d'aimer, ou plus exactement, que sa façon d'aimer est régie par son inconscient ET par l'environnement culturel et social. Quelle gifle pour Narcisse d'admettre que les blessures d'enfance, voire les blessures héritées des générations précédentes (psychogénéalogie) influencent ses choix amoureux, ses réticences et ses frustrations comme ses désirs les moins avouables, et que l'environnement social et culturel lui dicte des définitions de l'amour fortement calquées sur les valeurs de la société dans laquelle il vit. De ce fait, toute liberté amoureuse est entachée de culpabilité, que celle-ci vienne de la sensation de contrevenir au modèle rêvé par les parents, ou du fait de braver les normes sociales.

J'ai la chance d'avoir exploré au cours de ma vie beaucoup

de modèles. Toujours mariée en 2020 avec l'homme rencontré au lycée en 1968, exploratrice de mes diversités sexuelles avec la curiosité d'une entomologiste qui m'a préservée de tout égarement non voulu, observatrice depuis trente ans des relations entre politique, psychisme et sexualité, et polyamoureuse depuis 1973.

Je n'ai écrit sur le sujet qu'en 2002, 30 ans d'expérience ne me semblant pas de trop pour parler de ce choix de vie qui dépasse largement le domaine des relations affectives. C'est à cette occasion que j'ai rencontré Meta Tshiteya. Nos discussions sur les « amours plurielles » ont vite évolué vers la sociologie des rapports amoureux. Le fait que nous soyons toutes deux multiculturelles, conjuguant des influences européennes, africaines et – en ce qui me concerne – asiatiques, joue évidemment sur nos regards distanciés par rapport à la norme de l'amour occidental. Nos engagements politiques hors partis, mais quotidiens nous ont montré combien les valeurs dominantes du patriarcat et de la propriété sont antinomiques avec des amours partagées, égalitaires entre femme et homme et tolérantes à toutes les formes de sexualité et de genre.

Se pose alors la question : se libérer des modèles amoureux véhiculés par les contes, les romans, les films, les parents et les magazines permettrait-il de se libérer du modèle économique et social actuel, d'un monde basé sur la propriété, l'appropriation et le non-respect de la nature ? Ou, à l'inverse, faut-il changer de système économique et social pour pouvoir vivre des amours différentes du modèle dominant ?

Bien évidemment, ce livre n'apporte pas la réponse, tout en suggérant que la lucidité sur ce qui, dans l'inconscient

comme dans la société, gouverne nos amours, permettrait de devenir plus responsable de nos destinées et de ne plus considérer ce qui nous arrive comme une fatalité, un désastre inévitable, mais peut-être la conséquence du refus de « voir ». Amour aveugle ? Eh bien ce livre lui ouvre les yeux.

50 ans de mariage comme de vie amoureuse et sociale plurielle ne se vivent évidemment pas comme un long fleuve tranquille. Comme beaucoup, j'ai eu besoin d'explorer mon inconscient pour comprendre mes ressorts secrets, et besoin d'appivoiser plusieurs mois la solitude pour découvrir qu'aimer être seule, c'est se sentir bien avec soi-même, avec son corollaire : craindre la solitude est avoir une bien piètre opinion de soi. L'amour des autres exige en préalable de s'aimer soi-même, sans quoi on se sent toute la vie en demeure de combler ses vides et ses souffrances avec des hommes et/ou des femmes qui n'ont pas forcément vocation à être nos pansements et se décollent au terme de l'aventure.

Au final, j'ai une vision plutôt joyeuse, et sereine de ce que l'intelligence amoureuse peut apporter à l'Amour, aux amours, et même si Joseph Agostini met parfois l'accent sur les souffrances, les manques et les douleurs d'être, ce ne sont que des cailloux qui fatalement balisent le chemin de notre vie, mais ne doivent pas empêcher de marcher ni de progresser.



Meta Tshiteya a été réalisatrice pendant plus de quinze ans pour les journaux de Radio France, c'est à travers les documentaires écrits et produits pour l'antenne de France Culture qu'elle trace les contours de sa recherche autant philosophique que sociologique. Dès 2009, c'est sa couleur qu'elle interroge dans son premier documentaire *Couleur métisse, la frontière intérieure*, puis l'identité de genre dans *Des psys et des trans, rencontres du troisième genre* en 2010, l'exil dans *Des rues de Soweto aux couloirs du métro, le chant libre de Meza* la même année, et enfin la condition sociale des femmes en 2012 dans *Abolition de la prostitution : Osez le débat*.

Elle participe également à plusieurs oeuvres documentaires et cinématographiques telles que *Lutine*, d'Isabelle Broué, sorti en salles en 2016, afin de créer dans l'espace public et médiatique un questionnement sur les relations amoureuses. Avec *Avez-vous sens de l'amour?*, elle passe à l'écrit pour proposer à l'éclairage psychanalytique de Joseph Agostini un regard croisé sur l'amour, issu de ses propres expériences, lectures et réflexions. Meta Tshiteya vit à Paris avec son mari et leurs enfants.

D'où vous est venue cette idée d'ouvrage sur l'amour?

D'un coup de fil de Joseph, au printemps 2019. Il connaissait mes idées un peu originales sur le sujet et m'a proposé d'écrire cet ouvrage à quatre mains. J'ai beaucoup écrit dans des forums ou des blogs après avoir découvert qu'il existait un courant qui posait à notre culture amoureuse les mêmes questions qui me travaillaient depuis l'adolescence. J'ai donc été témoin dès 2009 de l'émergence en France d'une pensée élaborée autour des relations plurielles libres et éthiques. Elle a rapidement donné lieu à des rencontres débats, qui n'ont pas manqué de devenir des rencontres tout court. Cet ouvrage est pour moi, l'occasion de proposer aux lecteurs ce que j'aurais moi-même voulu trouver comme ressource lorsque j'ai eu à répondre à tous ces questionnements.



Joseph Agostini est psychologue clinicien, psychanalyste. Il est l'auteur de *Dalida sur le divan* (2017), *Manuel d'un psy décomplexé*, *Manuel pour en finir avec la mort* (2018) et d'un roman, *La traversée des mensonges* (2020). Il est également dramaturge, auteur de nombreuses pièces jouées à Paris et en Avignon (*On peut se pendre avec sa langue*, *Barbarie Land*, *Œdipe à la folie...*). Il intervient dans de nombreux médias pour questionner la norme amoureuse et sexuelle à travers la psychanalyse.

D'où vous est venue cette idée d'ouvrage sur l'amour?

C'est au cours d'une discussion avec Meta que je lui proposai, comme une évidence, d'écrire un livre à quatre mains sur ce thème immense. Elle lâcha une phrase qui me fit réfléchir comme aucune autre à ce sujet. Cette phrase était simple et percutante : « On souffre là où on nous dit de souffrir ». En tant que psychanalyste, je détricote tant bien que mal, tous les jours, un discours torturé sur l'amour, aux airs de plainte, de folles joies parfois immédiatement suivies des chagrins monumentaux. Ce discours est soumis presque toujours à des injonctions sociétales très cruelles. Polyamoureuse, bisexuelle, féministe, Meta érige tous ces qualificatifs en art de vivre, au quotidien, en évitant le faux-semblant et en faisant tomber les tabous civilisationnels. J'ai découvert au fil de l'ouvrage que loin d'être un libertinage frivole, le polyamour était d'abord une éthique du désir...



Johanna Berreti

Élève du Conservatoire de Toulon et du cours Simon, Johanna Berrebi est une comédienne, notamment remarquée dans les comédies de Thierry Rocher et les spectacles de Francesco Agnello, dont la pièce *Au nom de la mère*, d'après le texte de Erri de Luca, est en tournée dans toute la France.

Meta Tshiteya et Joseph Agostini m'ont proposé une chose très simple : leur poser toutes les questions que je voulais, sans la moindre censure. Elle, la polyamoureuse. Lui, le psychanalyste.

Je suis une éternelle amoureuse. Je crois que c'est l'expression qui me définit le mieux. J'ai besoin de cette flamme dans ma vie, une sorte de feu sacré à entretenir. Quand je n'aime plus, tout me paraît morne. Comédienne de métier, je ne pourrais pas concevoir descendre de scène et me retrouver dans des draps froids, sans personne contre qui me blottir. Oui, je sais, c'est sans doute un cliché de la belle au bois dormant et Walt Disney aura ma peau, mais on ne se refait pas ! Quand je n'ai personne à aimer, c'est comme si je me sentais amputée d'une part de moi-même. Je regarde les couples autour de moi dans les cinémas, dans les restaurants. Je les idéalise quand je les vois manger leur popcorn ou leur carpaccio à volonté. Je me sens exclue de l'Humanité à chaque fois que je suis célibataire, et Chérie FM ne peut rien pour moi.

J'ai eu envie d'aller à la rencontre de ceux qui pouvaient me parler d'amour à bâtons rompus. M'en parler, simplement. Pour peut-être me déloger de mes croyances, peut-être au contraire me rassurer et me faire persévérer sur ma ligne de vie. Et moi, l'amoureuse en quête perpétuelle, qui cherche à se trouver. À se retrouver sans doute.

PRÉFACE PAR FRANÇOISE SIMPÈRE	7
POURQUOI PARLER DE L'AMOUR?	21
POURQUOI AVONS-NOUS TANT BESOIN D'AMOUR? 33	
DE QUI TOMBONS-NOUS AMOUREUX?	51
POURQUOI IDÉALISONS-NOUS L'AMOUR?	63
D'OÙ VIENT LE DÉsir?	77
POURQUOI LES HISTOIRES D'AMOUR SE TERMINENT-ELLES MAL (EN GÉNÉRAL)?	95
QUELLE EST LA VRAIE DIFFÉRENCE ENTRE UN PLAN CUL ET UNE HISTOIRE D'AMOUR?	109
AIMER REND-IL VRAIMENT HEUREUX?	119
COMMENT FAIRE DURER L'AMOUR?	131
FAUT-IL RESTER POUR LES ENFANTS?	141
HYSTÉRIE, OBSESSION, PERVERSION... LES QUESTIONS AU PSY	153
POLYAMOUR, CONFIANCE, JALOUSIE ET AUTRES QUESTIONS	163
BIBLIOGRAPHIE	173

POURQUOI PARLER DE L'AMOUR ?

Si vous deviez définir ce qu'est l'amour, que diriez-vous ?

Joseph Agostini : Le cœur qui bat plus vite, l'esprit qui s'entête à ne plus penser qu'à un être, le désir qui vient s'arrimer à un corps, lui qui se cloîtrait chez lui ou qui n'en finissait parfois pas de flirter avec mille autres... La passion, je dirais que c'est d'abord une ritournelle obsessionnelle au parfum de folie dévastatrice et euphorisante. Ils se désaimèrent et rendirent malheureux beaucoup d'enfants... C'est ainsi que la fable se termine bien souvent, malgré les trésors de promesse que recèlent les premiers élans printaniers de deux amoureux sur un banc public ou sur Whatsapp. Ces histoires se terminent peut-être mal en général, elles sont encore la pierre angulaire de nos vies, après l'espoir de rester en bonne santé. L'amour... Sans lui, la vie nous semble vide et bien monotone. Quand on ne l'a pas, on en rêve. Et quand on l'a, on le déguste avec une telle fureur d'exister qu'il s'abîme souvent très vite dans les brumes de l'imaginaire... Mais il peut aussi donner lieu à un attachement pérenne au goût d'absolu quand on a su le réinventer. C'est peut-être cela, la « grande amour »...

Meta Tshiteya : Pour moi, la définition de l'amour change selon le contexte. On peut en définir les symptômes lorsque l'on parle d'une émotion ressentie face à une personne - les mains moites, les pupilles dilatées, la bouche sèche, etc.- des symptômes physiques, donc. Lorsqu'on en parle comme d'un sentiment qui lie deux personnes l'une à l'autre, on le définira plutôt sur le plan affectif : sentiments de confiance, de sécurité, d'harmonie, de complicité, etc. Mais je pense que l'on peut également le définir comme une construction sociale, un ensemble de codes et d'injonctions qui interprètent les émotions et sentiments à l'œuvre afin de servir un système idéologique. Ainsi, il est admis que ressentir de l'amour

pour quelqu'un justifie un état de fragilité émotionnelle qui peut mener à des violences psychologiques ou physiques, voire parfois même au meurtre. Il s'agit d'une culture amoureuse qui suggère des interprétations et des comportements, voire des ressentis, face à divers stimuli. Aussi, il me paraît fort délicat de donner à l'amour une définition immuable.

Elle est toujours changeante ?

M.T. : L'amour est défini différemment selon l'époque, le lieu dont on parle et l'idéologie qu'il sert. Tout comme les lois de la physique, l'amour peut donc s'analyser selon deux théories aux fonctionnements interdépendants et néanmoins contradictoires. Soit par l'analyse de l'amour comme force motrice et pilier d'un système politique, et nous cherchons un équivalent de la théorie de la relativité générale pour éclairer notre compréhension du monde. Soit par la psychanalyse, qui nous permet de prendre le sujet par l'autre bout, celui de l'individu, de ses émotions et de ses affects. Cette « quantique de l'amour » nous donne les outils pour démonter les mécanismes du sentiment et du lien amoureux. Et par cet ouvrage, peut-être parviendrons-nous à dégager quelques éléments qui relient ces deux grilles de lecture afin d'amorcer un début de réflexion globale sur cette notion fondamentale dans notre civilisation.

Fermez les yeux, essayez de me répondre spontanément. Quelles sont les questions qui vous viennent immédiatement à l'esprit à ce sujet ?

M.T. : L'amour est-il compatible avec la liberté individuelle ? Comment échapper aux injonctions à la souffrance dans notre culture amoureuse ? Quel rôle joue l'amour dans les systèmes oppressifs (genre, race, classe) ? L'amour peut-il devenir une

valeur d'accueil et de rassemblement plutôt que d'exclusion et de séparation ? Peut-on à partir de la pratique individuelle modifier notre culture ou vice versa ?

J.A. : Dure-t-il trois ans, comme nous l'a juré un auteur contemporain aussi cynique que dépressif ? Ou sa date de péremption n'est-elle jamais connue à l'avance, pour donner encore plus de piment et de cruauté à ces scénarii inconscients qui se tissent au hasard des rencontres ? S'il existait un médicament pour tomber amoureux et le rester, beaucoup d'entre nous en seraient-ils les consommateurs zélés ? Mais si un laboratoire pharmaceutique mettait au point un remède radical à l'amour, qui bloquerait chimiquement cette inclinaison trop humaine, serions-nous tentés de l'essayer ? Après tant de chagrins, tant de déconvenues, tant d'envies de mourir au nom d'un idéal fantoche, n'aurions-nous pas secrètement le désir d'être vaccinés contre cette expérience aux confins de la souffrance ?

Souffrir, toujours souffrir. Cela me désespère. À votre avis, peut-on parler d'amour sans parler de haine et de solitude ?

J.A. : Oui, mais au terme d'un long chemin ! Et pour une raison simple : l'amour, on l'aime et on le déteste. Il nous répugne et nous constitue depuis nos origines, quand nos parents se sont penchés au bord de notre berceau et qu'ils se sont, pour la première fois, vus en nous-mêmes. C'est ce qui s'appelle un jeu de miroirs. Depuis, même si nos parents ont laissé place à des amants de passage, des maîtresses alanguies, des épouses respectables, des maris exaspérants, le jeu se poursuit et continue de calfeutrer nos solitudes. Car, qu'on se le dise, l'autre ne comble jamais le manque fondamental, la faille béante dans laquelle nul ne s'engouffre

et qui n'en finit pas de hurler notre incomplétude, même aux grandes heures de la passion. Que l'on rencontre le Prince charmant ou le Christ, que l'on vénère un bonzaï millénaire ou Lady Gaga, l'Autre énigmatique et pénétrant ne vient pas tout à fait colmater nos intimités suintantes, en demande perpétuelle d'être calmées et diverties.

M.T. : La haine et la solitude me semblent alimentées par nos égos insatisfaits et dénutris plutôt que par le regard bienveillant sur l'autre. Je voudrais trouver une définition et une pratique de l'amour qui s'affranchissent de ses pendants ; la haine, la souffrance et la solitude, qui sont d'autres astres dans l'univers affectif. Je voudrais que l'amour soit défini comme le système, l'étoile, ses planètes et leurs satellites, et les forces qui meuvent cet ensemble.

J.A. : C'est notre rapport à l'entrée dans le langage qui crée le refoulement originaire et une division en nous-mêmes. « Je est un autre », disait le poète, qui n'a d'ailleurs pas attendu Freud pour le savoir. La solitude et la haine, nous les éprouvons d'abord pour cet état de fait : le « Je » est une sorte d'anomalie, un défaut dans le Non-être. Vu sous cet angle, l'amour, la rencontre avec un autre qui nous veut du bien, devrait avoir, je suis d'accord avec Meta, une vocation apaisante ! Mais d'autres éléments perturbent l'opération...

Avec les applications de rencontres, vantant les mérites de l'éphémère, j'ai l'impression que chercher le grand amour, cela revient à vouloir gagner au Loto. Du pire, au Morpion...

M.T. : Les applications de rencontres concernent, à mon sens, davantage le sexe que l'amour. L'amour peut y advenir, comme par accident, mais le fonctionnement même de ces applis joue la carte de la consommation immédiate d'un

désir basé sur l'apparence physique plutôt que celle du développement d'une relation affective entre deux êtres. Toutefois, cela concerne principalement les applis comme Tinder et Grindr, ou la pratique du zapping appliquée aux rencontres sexuelles. Les sites de rencontre traditionnels se démarquent, eux, par la sélection de profils « amoureuxment compatibles ». Tout cet outillage moderne illustre cette petite révolution du XXe siècle qui a placé l'amour au premier rang des valeurs positives de l'humanité. Il est devenu la condition d'une vie épanouie et le ciment d'une humanité solidaire. Ce qui est désirable est monétisable selon un « plan marketing » très efficace. L'amour est un ingrédient indispensable à la « réussite ». C'est une denrée rare seulement accessible une, deux ou trois fois par vie, que l'on doit « mériter », et qui requiert de grandes compétences pour identifier et convaincre la personne susceptible d'en être l'objet. Tous les éléments sont réunis pour commercialiser le produit : la pulsion traduite en désir, érigée en besoin difficile à satisfaire, et la solution moyennant espèces sonnantes et trébuchantes.

Cela s'est encore aggravé depuis une dizaine d'années...

M.T. : Disons qu'avec les applis de rencontre, le potentiel commercial de l'amour a atteint son apogée. Nos émotions sont prédites par des algorithmes disséquant des QCM sur nos goûts et aspirations. Aujourd'hui, l'amour est un marché qui doit être émotionnellement satisfaisant. Il doit nous apporter la réassurance narcissique de la passion et la valorisation sociale par sa longévité. L'apothéose arrive lorsque pris dans la spirale de l'échec, l'humain, incapable d'être sentimentalement-familialement-et-sexuellement-épanoui, ne peut blâmer que lui-même.

J.A. : L'amour est facilement régi par une logique marchande, consistant à étalonner les individus pour les faire correspondre à des critères précis. Quand un profil répond à un autre sur une sorte de catalogue d'images, n'assistons-nous pas à la naissance d'affinités artificielles, sous-tendues par une fringale pulsionnelle plutôt que par des choix ? Peut-être bien. En tous les cas, on n'est pas loin de l'amour sublime dont parle et se moque Platon dans *Le banquet*, qui consiste à mourir pour l'autre ! Et pour répondre à votre question, je pense qu'il vaut mieux jouer au Morpion.

M.T. : Mais les relents réactionnaires ne font pas grand-chose à l'affaire ?

J.A. : L'« amour à la papa » était tout aussi critiquable, avec sa somme de poncifs misogynes laissant Bobonne à la maison, et sa logique hétéronormative condamnant les minorités sexuelles à la marge, voire à la mise au ban radicale. Non, l'amour ne se trouve résolument ni dans l'ultralibéralisme du désir errant ni dans le carcan bourgeois, camisole de force pour nos corps...

Je n'ai ni envie d'être une femme soumise ni envie d'être un sex toy...

J.A. : C'est l'inventivité qui vous sauvera.

M.T. : L'apogée cynique de la marchandisation que représentent les applis de rencontre ne survient qu'au terme d'une construction, qui a fait de l'amour un titre de possession. Dès l'instant où l'amour s'inscrit dans une logique de posséder et d'être possédé, il entre dans une dynamique de marché. Il obéit à des lois qui encadrent l'acquisition, la jouissance, la protection de droits sur un autre être humain. Ces droits sont le plus souvent distincts selon le genre. Leur transgression

est sanctionnée plus ou moins durement selon le lieu, l'époque et divers critères sociaux. Des mariages arrangés qui ont construit et consolidé les fortunes françaises de l'Ancien Régime, aux applis de rencontres du XXI^e siècle, le marché de l'amour n'a fait que s'adapter aux priorités du moment.

Justement, à votre avis, quelles sont ces priorités ?

M.T. : La civilisation occidentale du XXI^e siècle à l'issue d'un siècle entier de course effrénée à la croissance économique a choisi de faire de l'amour un produit de luxe, avec un prix élevé. Le marketing présente le produit amour sous l'angle d'un idéal difficilement atteignable, qui s'inscrit tout à fait dans le système capitaliste.

Mais alors, où Éros plante-t-il sa flèche, quand il la plante encore ?

J.A. : C'est ce que nous allons essayer de découvrir au long de ce livre. Une fois le puissant charme de l'amour dans nos veines, que peut-on faire pour ne pas juste en être sa victime consentante ? Passer de l'amour platonicien, cherchant partout l'être manquant, à l'amour spinoziste, parvenant à jouir de la simple présence de ceux et de celles que nous chérissons : voilà peut-être le vrai défi. La psychanalyse contemporaine, celle qui s'est enrichie des apports sociopolitiques des philosophes féministes et des luttes LGBT, clame haut et fort que l'amour est sans cesse à réinventer, dans une élasticité infinie des genres, celle-là même qui affirme la valeur imaginaire de nos carcans binaires. Cette psychanalyse ose clouer au pilori les machos des deux sexes, qui carburent à la domination patriarcale.

En finir avec la norme ?

J.A. : La norme rend malheureux et tiède, c'est peut-être la seule certitude que nous partageons tous quand nous contempons le désastre des mensonges que nous nous racontons. Or, ce désastre est un excellent vecteur de résurrection de l'amour ! Car si tout est déjà perdu, autant s'aimer dans une fraternité de la dernière chance, sans le regard dédaigneux de ceux qui vivent l'amour comme une stratégie de domination. Un livre sur l'amour, c'est un voyage dans l'épicentre de nos vies, d'où l'on peut encore sentir nos cœurs battre.

M.T. : Où Éros plante sa flèche ? Dans ton cerveau ! Pour moi, l'Éros est un apprentissage au même titre que l'ensemble des acquis éducatifs. Dès l'enfance, les cadres de la « loi du marché » sont posés. Telle petite fille est « tellement jolie » ! Son père a « du souci à se faire à l'adolescence », tel petit garçon est « tellement charmeur », il va « en briser des cœurs ! ». Ces petites phrases quotidiennes, anodines, sont l'alphabet de la culture amoureuse que nous transmettons à nos enfants. Elles indiquent l'existence d'un marché, d'une compétition avec des règles, des classements et des conséquences. Elles instaurent les prémisses d'une norme. Les filles devront être belles, ce qui leur attirera l'attention des garçons, nécessaire à la formation d'un couple hétérosexuel. Cela fera souffrir leur père, qui perdra sa possession au profit d'un autre mâle et devra manifester un deuil symbolique devant le triomphe de son rival victorieux. Les garçons, quant à eux, devront être dans l'action de séduire les femmes et de leur « briser le cœur », car c'est ainsi qu'un homme apprend à privilégier le pouvoir sur l'empathie. C'est un travail de toute une vie que de démonter ces injonctions subtiles. Elles plantent à chaque instant les pieux de l'enclos émotionnel où nous sommes

censés rester confinés. J'ai fait un travail sur moi-même, principalement seule, concernant ma pratique amoureuse. Il me paraît utile de le partager afin que les flèches d'Éros se plantent de préférence dans nos cerveaux conscients des enjeux. L'idée de cet ouvrage, c'est de permettre aux lecteurs d'échapper à l'inéluctabilité d'un amour qui serait le jouet des dieux et de leurs caprices, pour qu'il puisse se réapproprier ses véritables sentiments et les liens qui en découlent.

**POURQUOI AVONS-NOUS
TANT BESOIN D'AMOUR ?**

Je me questionnerai toute ma vie sur ma fringale d'amour. Il me semble que jamais aucune quantité ne pourrait me suffire. Je suis une insatiable, une dévoreuse, une amoureuse née. Mais d'où cela me vient-il ? De mes parents ? De la société dans laquelle j'ai grandi ? De ma « nature » ?

Pourquoi l'amour est-il aussi indispensable dès le début de la vie ?

J.A. : Nous avons besoin d'amour pour de mauvaises raisons. Dans notre préhistoire personnelle, à l'heure où nous étions des nourrissons hyper-dépendants de nos environnements affectifs, nous serions tout simplement morts si personne ne nous avait pris dans les bras, bichonnés, calmés avec des mots gentils susurrés à nos oreilles.

M.T. : L'émotion est notre première clé de compréhension du monde. À la naissance, l'enfant est assailli de sensations nouvelles et sans doute très effrayantes. L'odeur et la voix qui lui sont familières, sont le premier langage, la première expérience de soulagement, et peut-être la source de sécurité et d'un bien-être manifeste. Ce premier contact avec l'autre construit le premier décor, le premier ancrage, le premier lien. Et dès lors qu'apparaît le langage verbal, ce lien est nommé. Quelle que soit son évolution, notre degré de réflexion sur le sujet, ce n'est pas tant que l'amour soit indispensable dès le début de la vie, c'est surtout que ce qui nous est indispensable dès le début de la vie est nommé « amour ».

Et sans amour, nous serions morts ?

J.A. : Oui, sans ce que nous appelons amour, nous serions morts de manque. On aurait beau nous avoir nourris, nous avoir offert le gîte, la tétée et la lumière, cela n'aurait pas suffi.

Quelque chose excédait déjà notre besoin. Et cette chose émanait d'un être ou de plusieurs. Par commodité de langage, nous appelons souvent cet être « la mère ». Nous devrions parler de la ou des personnes « mamaisées », c'est-à-dire distributrice(s) d'égard, d'attention pour le bébé, aux premiers instants de sa vie. Il ne s'agit parfois pas de la génitrice, cet environnement peut être composé de deux hommes, de deux femmes, d'une groupalité... L'amour pour le bébé est inchangé. Les capacités d'attention, de portage, de douceur sont les mêmes dans la mesure où elles sont proportionnelles au rôle parental.

Un rêve ?

J.A. : Le songe des autres à son sujet, la manière de le penser, de le fantasmer... Ce songe enveloppe l'enfant dans les eaux utérines, ce bain de projections multiples dans lequel le bébé est immergé, dès son apparition dans le ventre, quand d'autres anticipent sa venue à l'extérieur, en se voyant déjà parents, en imaginant quel prénom ils lui donneront, en s'identifiant à lui avant même de l'avoir vu pour de vrai. D'ailleurs, je dis que ce rêve apparaît à l'apparition du bébé dans le ventre, mais je devrais dire qu'il prend forme bien plus tôt, dans l'enfance des parents, aux premiers instants où ils imaginaient à quoi ressemblerait leur descendance. C'est bien cela, l'amour, ce surplus essentiel, qui distingue la caresse infinie d'un parent de la caresse furtive d'une infirmière. Ce « petit rien » change tout. L'enfant sort de sa détresse primitive. Il est attendu, reconnu, identifié, et cela le tire de sa nuit moléculaire, dans laquelle nous serions tous retournés fissa si l'on ne nous avait pas considérés comme des « personnes », dès notre avènement au monde ! En effet, un enfant est d'abord un petit bout de

vivant emmitoufflé dans une enveloppe placentaire. Il a beau crier, nous devons interpréter ses cris comme autant de demandes de soins afin de l'humaniser. Nous devons faire comme s'il nous demandait quelque chose. Nous sommes tous nés de la puissance interprétative de l'autre. Parce qu'un bébé qui pleure a absolument besoin que l'on mette des mots sur son chagrin à sa place. Et hop ! Il entre dans le circuit du langage par ce tour de passe-passe.

M.T. : Pour moi, l'amour est le matériau de base de la construction de l'identité. C'est une dimension que j'ai tenté d'explorer dans mon travail documentaire, notamment *Couleur métisse* ou la frontière intérieure (*Sur Les Docks*, France Culture, 2009). J'y ai questionné la construction identitaire de l'enfant métis présentant un phénotype différent pour chacun de ses parents, notamment la couleur de sa peau. Quel rapport à l'ethnicité, aux discriminations ? Quel regard porte-t-on sur soi-même lorsqu'on n'appartient à aucun prétendu groupe ? L'identité, à mon sens, est la projection d'un individu sur le plan de l'idée. C'est pourquoi notre identité précède notre existence même. Une idée de nous-même nous précède dans le monde et notre vie entière est une perpétuelle évolution de cette idée, comme si nous devions continuellement transformer un costume qui nous aurait été taillé avant notre naissance. Notre rencontre avec cette idée de nous-mêmes s'établit par le contact avec les humains qui nous accueillent. Nous attrapons les moindres particules d'amour dans le regard, le geste, le soin, le ton de la voix de la personne dont nous dépendons, qui nous permettront d'identifier les horizons et les limites de notre existence au monde. L'autre aimant est donc indispensable. Je dirais que sans amour, nous n'aurions même pas existé.

Ce besoin d'amour, comment se manifeste-t-il ?

J.A. : Nous sommes d'abord confrontés aux ressemblances et dissemblances avec nos parents. Nous nous heurtons à leurs limites, à leurs peurs, à ce qu'ils n'ont pas pu élaborer. Notre besoin d'amour provient de ces premiers ancrages affectifs et langagiers. Il se structure à partir d'eux. Infailliblement, nous devons faire avec les manques des autres, leurs impossibles. Au début, nous voulons combler ces manques, nous sommes même venus au monde pour cela. Un enfant, ça donne bien souvent un sens à la vie. Mais en tant qu'enfant, nous devons nous séparer de cette mission première pour aller vers les autres et nous sentir libres d'aimer ailleurs. C'est un impératif. Si nous restons figés dans le regard des premiers autres, comme des lapins dans des phares, il nous est impossible de vivre nos propres désirs. La vie se fait donc dans un arrachement originel, qui explique pourquoi l'amour est si douloureux. Mais cette causalité tombe sous le joug de l'amnésie infantile, ce qui fait que le bon névrosé fait « Pfff » quand on lui désigne son fonctionnement inconscient ! Il ne veut rien en savoir.

M.T. : Si l'on en croit la théorie de l'attachement développé dans les années 60 par John Bowlby (*Attachement et perte*, PUF 1978 en France), le besoin d'amour se manifeste par la confrontation perpétuelle avec la figure aimante (« Caregiver », littéralement la personne qui donne de l'attention, des soins). Au grand désarroi de la plupart des parents, leur amour sert de terrain d'expérimentation des possibilités d'action de l'enfant, y compris les actions interdites. C'est parce que cet amour est inconditionnel que l'enfant prend le risque de transgresser les lois, sans craindre que l'amour lui soit retiré.

Sans cet amour, pas d'apprentissage ?

M.T. : Tous les apprentissages sociaux sont conditionnés par la qualité de cet amour inconditionnel, que l'enfant mettra chaque jour à l'épreuve. Toutefois, même inconditionnel, cet amour n'est pas parfait -puisqu'il est humain- et de ses manquements naîtront les blessures, les failles- notamment narcissiques, qui seront autant de pièges de la vie émotionnelle future.

Ce besoin d'amour est donc déjà déterminé ?

J.A. : La faille narcissique dont parle Meta chez certains êtres avides d'amour provient toujours de l'enfance, c'est vrai. Il y a quand même des amours carencées ou ravageantes qui entravent de toutes façons la vie. C'est le personnage de Luca, dans *La désobéissance*, de l'italien Alberto Moravia. L'histoire d'un adolescent dégoûté par le monde adulte, la sexualité larvée dans toutes les relations humaines... jusqu'à ce qu'il connaisse enfin l'éveil amoureux. Quand il est empêché, le besoin d'amour peut être revisité, travaillé en thérapie. Nous pouvons faire un pas de côté par rapport à nos premiers objets d'amour, nos parents, à chaque fois que nous entreprenons un travail sur nous-mêmes. La différence entre Stanley Kubrick et un psychopathe, c'est la symbolisation ! Je dirais même chose en ce qui concerne la capacité d'aimer. Il s'agit de se défaire de ces déterminismes, de les subjectiver, afin de ne pas être l'esclave d'une norme.

Penser out of the box, quoi !

J.A. : Oui. Aller au-delà de ce que nous sommes en quelque sorte.

M.T. : Notre relation à nos parents et à notre construction identitaire fournissent une matière. La culture amoureuse de notre société fournit un contexte, un objectif, un idéal, un cadre. Le marché de l'amour établit les règles. Une fois équipé d'une matière suffisante, l'individu se lance en quête de l'idéal que lui fournit la culture. Soit il adhère au schéma dominant, le couple éternel, formant famille harmonieuse, soit il en est écarté pour des raisons diverses, telles que l'identité de genre, l'orientation sexuelle, l'infertilité, etc... Soit il le rejette délibérément pour un modèle alternatif ! Chaque cas de figure correspond à une logique propre avec ses propres normes.

Le cadre est-il finalement toujours hétérosexuel ?

M.T. : Le cadre est surtout patriarcal. Et donc hétéronormatif ! La culture amoureuse dominante présente l'hétérosexualité comme la norme puisqu'elle assure la domination des hommes sur les femmes dans la sphère domestique et familiale, les autres comportements et orientations étant considérés comme marginaux ou déviants. En soi, ce pourrait être un soulagement que de ne pas être assujettis au cadre, faute d'être conforme à l'une de ses normes, si cette marginalité n'était pas l'objet de sanctions sociales, voire pénales jusqu'en 1982 en France et aujourd'hui encore dans certains pays. On parle donc d'hétéronormativité puisque le cadre précède et tente d'imposer les comportements.

J.A. : Cette hétéronormativité montre d'ailleurs bien l'empreinte de l'imaginaire sur nos perceptions du sexe des uns et des autres ! L'anatomie n'a rien à voir là-dedans. La culture forge la sexuaction, nous assigne à des rôles. L'hétéronormativité, c'est une mascarade dont on a

terriblement besoin quand on se défend contre le Réel, c'est à dire tout le temps ! En effet, elle impose un ordre, un sens, factice, mais qui paraît à beaucoup nécessaire. Voilà ce qu'est un homme, voilà ce qu'est une femme, voilà comment on fait un enfant... Seulement voilà, nous savons tous que ce sont des constructions sociales et culturelles établies pour que les mâles dits dominants copulent. Il y a une sélection naturelle derrière tous ces fatras idéologiques. Et cette fameuse nature, nous le voyons tous les jours, ne mène qu'à une volonté de puissance effroyable. Si la culture seule peut nous sauver, alors, toutes les constructions sont permises, en ce qui concerne la sexualité, la procréation, la répartition des tâches... Tout, absolument tout, est reconstructible. Cinquante ans après la libération sexuelle, le sexe revient sur la place publique ! Au temps de la Manif pour tous, la psychanalyse doit se dresser contre Portnoy, le personnage du mâle occidental inventé par Philip Roth, avec son égocentrisme, sa misogynie, sa soif de répression sous couvert d'idéaux religieux. Je lisais un article du Monde il y a quelques mois, où Gloria Steinem, la figure de proue du féminisme aux États-Unis, disait qu'elle vivait la vieillesse comme un soulagement, car elle se sentait enfin débarrassée des contraintes liées au genre. « Entre douze et soixante ans, expliquait-elle, les jeux de rôle assignés aux deux sexes faussent la donne ». J'ai trouvé cette remarque excessivement triste. N'attendons pas d'être vieux pour nous libérer de ces préjugés !

M.T. : L'hétéronormativité met en scène des archétypes de femmes et d'hommes assujettis à tout un ensemble de normes sociales censées accroître leur « valeur » sur le marché de l'amour et par conséquent, sur le marché de l'humanité. Idéologiquement, avant d'être un sujet à part entière,

l'amour était surtout le moyen d'accomplir la mission sacralisée de la perpétuation de l'espèce. Ce n'est que depuis l'avènement de moyens fiables de contrôle de la fertilité que nous pouvons traiter le sujet de l'amour indépendamment de ses « dommages collatéraux ». Ces modèles, en dépit de la banalisation des transgressions des normes de genres et d'orientation sexuelle, restent l'objet de profonds et destructeurs conflits intérieurs et sociaux. C'est ce qui fait que des militants LGBTQ+ et féministes sont des alliés naturels dans le questionnement de ce système normatif.

En tant que femme, blanche, hétéro, je voudrais connaître les règles du game avant d'y jouer... J'y ai le droit, vous pensez?

J.A. : Vous êtes intelligente et observatrice. Les règles du *game* ne vous ont pas échappé.

M.T. : Une fois franchie la première base, la relation sexuelle, nous sommes embarqués dans l'ascension d'un « escalator relationnel », le schéma d'évolution « idéal » de la relation amoureuse. La relation est réputée « amoureuse » lorsque la relation sexuelle est décrétée exclusive. Puis dans l'ordre, les partenaires emménagent ensemble, ont des enfants, vieillissent ensemble et meurent avec sur le visage le vague sourire des bienheureux ! Le système est constitué d'une architecture relationnelle entre le « marché », l'environnement sociologique, l'amour « produit », et l'idéal amoureux inspiré du « marketing ».

J.A. : On reconnaît d'ailleurs dans ce que vous venez de dire, les scénarii parentaux transmis de génération en génération, qui fonctionnent souvent comme des injonctions : Tu devras te marier, tu devras avoir des enfants... Parfois, un seul mot suffit pour faire tout un destin psychique ! Il suffit qu'on se soit pris pour un « enfant idéal »... On est alors pris au piège de cette

contrainte à ne pas déplaire ! Cela peut aller jusqu'au sacrifice de sa propre vie parce que le discours familial nous l'a demandé.

J'espère que ce n'est pas mon cas...

M.T. : Tout au long de la vie, la société, les contes pour enfants, la musique populaire, les récits de fiction, des dessins animés à la grande littérature, l'amour nous est vendu comme l'ultime félicité, la condition sine qua non du bonheur ou l'agent inéluctable du malheur. Mais la forme de relation humaine qui nous est présentée comme celle que nous devons rechercher et mériter dans notre vie d'adulte répond à une série de critères bien précis, un cadre, un contrat dont les termes établis à l'avance nous indiquent ce que nous devons attendre, espérer, craindre, rechercher et éviter dans une relation amoureuse. Naturellement, le train peut dérailler à n'importe quelle étape du parcours, auquel cas, les candidats à l'amour idéal devront tout recommencer depuis le début.

À qui le dites-vous...

M.T. : Cette histoire de « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants » n'est rien d'autre qu'une sorte d'in vraisemblable chasse au dahu.

Ce besoin d'amour originel, matériau de construction de l'individualité par le regard bienveillant de l'autre, se transforme, à grands coups de folklore et de publicités pour le parfum, en mise en scène de la concurrence narcissique !

Chez vos patients, comment le rêve parental impacte-t-il cette économie de l'amour ?

J.A. : L'un d'eux m'a un jour dit : « Quand ma femme m'a quitté, j'ai compris qu'elle n'était pas ma mère ». Il a résumé

parfaitement la problématique universelle de l'inconditionnalité. En effet, une mère est censée vouer un amour inconditionnel à son enfant. Le rêve parental est constitué de sédiments projectifs qui interdisent la remise en cause de l'attachement. « His majesty, the baby » occupe une place centrale dans l'existence de ces autres qui ont souhaité sa naissance. Cet amour-là, inaugural, est un leurre absolu duquel nous avons tous eu besoin pour nous rassurer, seuls dans le noir, mais dont il fallut se désillusionner par la suite. En effet, l'inconditionnel est imaginaire et narcissique. L'amour inconditionnel véhicule une idée de fusion, d'éternité, de retrouvailles rêvées avec un être qui nous aurait attendus depuis toujours et que nous comblions par le seul fait d'être nous-mêmes.

Et cet être n'existe pas...

J.A. : A l'exception de l'amour parental - et encore !, quand les parents jouent le jeu ! - tous les autres posent des conditions, souvent drastiques, pour nous garder dans leur giron ! Il faut convenir aux attentes de l'autre, qui a la possibilité de nous remplacer quand son amour pour nous se consume, c'est-à-dire quand nous ne sommes plus recouverts de cette cape d'immunité, que l'on confondrait presque avec l'inconditionnalité première.

M.T. : C'est pourtant la conditionnalité de l'amour parental qui donne une grande partie de sa force à l'amour adulte. C'est elle qui nous élève vers la meilleure version possible de nous-mêmes, car pour continuer de recevoir cet amour, nous devons nous efforcer d'en être dignes. Je me souviens qu'adolescente, je fus très marquée par la lecture de la fameuse correspondance de Mme de Sévigné avec sa fille, Mme de Grignan. Sur le moment, j'étais presque embarrassée par la

grandiloquence de cet amour maternel et choquée par son intrusivité jusque dans le lit conjugal de son enfant (devenue adulte, princesse et mère à son tour). Madame de Grignan a sans doute trouvé dans l'amour conditionnel de son mari et dans l'éducation de ses enfants, habituels terrains de captivité des femmes, la clé pour se libérer d'une relation plus étouffante encore : l'amour inconditionnel de sa mère. Je me demandais comment un lien qui me paraissait si malsain, tant il relevait pour moi de la projection fantasmatique, pouvait tenir lieu de référence culturelle de l'amour pour son enfant. Plus tard, l'exégèse de cette relation, en réalité beaucoup plus tendue et conflictuelle que ne le laissaient entendre les lettres, a accentué le hiatus entre mon ressenti et l'opinion générale. J'en fus confortée dans la démarche, entreprise dès le début de ma vie amoureuse, de mener mes relations affectives en fonction de leur expression réelle plutôt qu'à travers le prisme de mon fantasme. Dès l'adolescence, j'affirmais un refus de la dépendance à l'autre, je recevais avec gratitude les marques d'affection que je ne réclamaïis jamais, et j'offrais joyeusement, en fonction de ce que mes partenaires exprimaient de leurs besoins. Certes, l'âge avançant, les relations se sont compliquées de contextes « adultes », de contraintes et de responsabilités, je me suis découvert des failles à combler, des blessures à soigner, que je ne me connaissais pas, j'ai trébuché bien souvent, mais jusqu'ici, j'ai tenu le cap.

J.A. : Cette dignité dont vous parlez est ce qui s'oppose le mieux à ce que j'appelle les forces de mort, à tout ce qui vient saccager l'amour, le rendre impraticable, miné, narcissique, paralysé devant l'autre. On peut transmettre la vie, dans tous les sens du terme, pas seulement en faisant un enfant, mais aussi en créant, en aimant les autres, quand on a envisagé